Document generated on 10/12/2024 12:01 a.m.

Bulletin d'histoire politique

Le hockey bourgeois est-il compatible avec la morale prolétarienne ? La naissance du hockey soviétique dans la complexité politique du stalinisme d'après-guerre

Mathieu Boivin-Chouinard

Volume 22, Number 2, Winter 2014

Le hockey Canada-URSS : aspects politiques d'une rivalité sportive

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1021988ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1021988ar

See table of contents

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boivin-Chouinard, M. (2014). Le hockey bourgeois est-il compatible avec la morale prolétarienne ? La naissance du hockey soviétique dans la complexité politique du stalinisme d'après-guerre. *Bulletin d'histoire politique, 22*(2), 53–76. https://doi.org/10.7202/1021988ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le hockey bourgeois est-il compatible avec la morale prolétarienne ? La naissance du hockey soviétique dans la complexité politique du stalinisme d'après-guerre[1]

Mathieu Boivin-Chouinard
Enseignant en histoire et en science politique au collégial

En janvier 1948, au beau milieu de la deuxième saison d'existence du championnat soviétique de hockey, alors que les spectateurs s'empilaient dans les froides estrades des stades du pays afin d'être témoins *de visu* des prouesses des athlètes pratiquant ce jeu rapide et intense importé du lointain Canada, une critique acerbe du nouveau sport parut dans les pages de la *Komsomolskaïa Pravda* : « Le hockey canadien est d'une extraordinaire rudesse, typique des pays bourgeois de l'Ouest. Les petites patinoires sur lesquelles on pratique ce sport ne sont pas compatibles avec un mode de vie sain »[2].

La diatribe prit la forme d'une défense du bandy, ce sport de glace que les Russes pratiquaient depuis longtemps et qu'on appelait alors le hockey russe pour bien le distinguer de son homologue nord-américain[3]. Parue dans l'organe officiel du *Komsomol*, l'organisation responsable de l'encadrement politique de la jeunesse soviétique, la critique était directement dirigée contre le Comité pansoviétique des Sports (l'équivalent d'un ministère des Sports) et son président Nikolaï Romanov, promoteur du nouveau sport. Alors que la situation internationale s'était passablement dégradée en ce début de Guerre froide et que le pays était balayé par une vague de xénophobie, marquée par une profonde méfiance envers les anciens alliés antinazis, ces critiques qualifiant le hockey de sport bourgeois, donc par extension étranger à la morale soviétique, faillirent tuer dans l'œuf l'expérience du nouveau sport. Il est donc pertinent de se demander comment les partisans du nouveau sport ont réussi, dans un climat aussi peu propice à l'adoption d'une discipline étrangère, à légitimer le hockey, ce qui allait quelques années plus tard conduire les meilleurs joueurs soviétiques aux plus hauts échelons du hockey international.

Loin d'être une initiative cohérente dictée d'en haut par un régime totalitaire cherchant à prouver sa supériorité en lançant un vaste programme de hockey afin de vaincre ses adversaires capitalistes dans un sport que ceux-ci considéraient comme leur chasse gardée, la décision ayant conduit à la naissance du hockey soviétique fut prise par les administrateurs du sport, qui répondaient à un mot d'ordre général d'encourager la pratique des disciplines olympiques et constataient surtout un réel enthousiasme de nombreux athlètes et spectateurs soviétiques envers le nouveau sport. Ceux-ci durent en effet faire preuve d'une grande habileté politique pour défendre le hockey en manœuvrant dans un climat condamnant tout cosmopolitisme venu de l'Ouest, climat qui était fort peu propice à l'adoption d'un sport qualifié de bourgeois par ses critiques. C'est grâce au talent de ceux qui jouèrent le rôle de tampon entre critiques et enthousiastes du nouveau sport et qui appelèrent à l'arbitrage de hauts dirigeants politiques pour arriver à leurs fins, que le hockey soviétique a pu survivre à ses premières saisons.

Les dynamiques politiques complexes du stalinisme d'après-guerre

Le stalinisme d'après-guerre a longtemps été perçu comme l'apogée du système dictatorial répressif de Staline. Selon cette lecture, le dictateur avait les rênes du pouvoir bien en main après avoir maté toutes les velléités oppositionnelles dans les années 1930 et avoir vu son étoile redorée par son statut de vainqueur du nazisme. Ce portrait était plus présumé que documenté, puisque contrairement aux années 1930 qui ont été le point d'ancrage d'innombrables études, la période s'échelonnant entre la fin de la Grande Guerre patriotique et la mort de Staline en mars 1953 a longtemps été négligée par les historiens. Cependant, quelques études ont abordé directement la période, ce qui a contribué à nuancer notre conception du stalinisme d'après-guerre. En effet, Werner G. Hahn, qui fit ressortir les débats politiques de l'époque en montrant qu'il existait un courant modéré ouvert à une certaine collaboration avec l'Ouest parallèlement aux conservateurs et aux staliniens dogmatiques, et Elena Zubkova, qui étudia l'opinion publique en y décelant divers courants pas toujours conformes à l'orthodoxie stalinienne, dressèrent le portrait d'une URSS beaucoup moins monolithique que ce qu'on avait d'abord imaginé[4]. Dans leur foulée, une nouvelle historiographie est récemment venue remettre en cause les préconceptions sur l'omnipotence du stalinisme achevé et l'impression de rupture qui se dégageait de la période suivante, incarnée dans le dégel khrouchtchévien. Des travaux récents, comme ceux de Juliane Fürst, Donald Filtzer, Yoram Gorlizki et Oleg Khlevniuk ou encore d'Alexei Kojevnikov pour n'en nommer que quelques-uns, ont fait du stalinisme d'après-guerre une période d'étude spécifique tout en adoptant

des approches résolument novatrices[5]. Un portrait sensiblement différent se dégage de leurs travaux, ce qui nuance la capacité de Staline de contrôler unilatéralement la société soviétique.

En effet, on comprend maintenant que le stalinisme d'après-guerre n'était pas qu'une succession de campagnes autoritaires qui imposaient unilatéralement les vues claires et cohérentes d'en haut à une société amorphe qui n'avait d'autre choix que de se soumettre à l'autorité. Il s'incarne davantage dans un microcosme complexe caractérisé par un réseau de relations de pouvoir et par des négociations constantes entre les normes officielles et leur réception pas toujours passive par la population :

> Pockets of power were enjoyed by party and Komsomol activists, trade union representatives or professional bosses. Most Soviet citizens found themselves in a double role. At times they were representatives of the state and at other times they became its subjects and victims of its rule. How they positioned themselves vis-à-vis Soviet power was defined by a complex set of interactions which, like a spider's web, defined their mental and physical habitat. It was durable and fragile at the same time. Individual parts of the web could be altered and destroyed, yet ultimately, very few citizens left the general framework of Soviet thoughts and norms[6].

Cet environnement complexe était à la fois contraignant et habilitant pour les Soviétiques, puisqu'ils devaient composer avec les mots d'ordre officiels tout en apprenant à naviguer à travers les mailles de la toile. D'ailleurs, pour arriver à leurs fins, ils avaient parfois recours au « parler bolchévique », selon l'expression d'un influent historien ayant adopté une approche foucaldienne pour étudier les relations de pouvoir dans la civilisation staliniste des années 1930, faisant ainsi ressortir les manœuvres et contre-manœuvres conçues comme des petites tactiques de la vie en société. Ni complètement cyniques, ni totalement enthousiastes par rapport à l'ordre politique ambiant, les Soviétiques n'avaient cependant d'autre choix que de jouer les règles du jeu pour survivre dans cet environnement particulier[7].

La population n'était d'ailleurs pas passive et apathique vis-à-vis des mots d'ordre politiques qui émanaient d'en haut. En effet, dans une portaant sur la génération soviétique ayant vécu sa jeunesse dans les années d'après-guerre, Fürst a montré que sans verbaliser une opposition directe au régime, la jeunesse a adopté toutes sortes de comportements et attitudes qui faisaient peu de cas des prescriptions politiques officielles. Perméable aux modes et tendances, la jeunesse était mue davantage par la consommation et la recherche du plaisir, qui passaient plus souvent par un fort attrait envers la culture et les produits de consommation occidentaux, que par l'idéologie soviétique officielle. Comme elle l'écrit, « the relationship between state and youth was renegotiated on many fronts »[8].

Vu de plus haut, le processus décisionnel était aussi beaucoup plus complexe qu'un dictateur omnipotent distribuant selon son bon plaisir des ordres à ses dociles subordonnés. En effet, si le pouvoir de Staline était loin d'être en péril dans les années d'après-guerre, on assista cependant à la mise en place d'un système administratif formel et routinier qui se distinguait nettement des grandes campagnes politiques des années 1930. En effet, comme l'ont montré deux chercheurs, un Staline vieillissant gardait la mainmise sur quelques décisions de haut niveau, qu'il prenait en consultant sa très restreinte garde rapprochée qui constituait le « cercle dirigeant » formé de quelques membres du *Politburo*[9] triés sur le volet, tout en laissant aux organes compétents les décisions économiques et administratives. C'est ainsi qu'au côté d'une autorité « néo-patrimoniale », cohabitaient des formes de pouvoir beaucoup plus modernes et routinières[10]. Ainsi, avec le remplacement du *Sovnarkom* (Conseil des commissaires du peuple) par le *Sovmin* (Conseil des ministres) en 1946, Staline se concentra de plus en plus sur la diplomatie et les affaires étrangères, laissant à ses subordonnés la direction des différentes questions domestiques et économiques. Staline pouvait en tout temps décider de mettre le nez dans un dossier et chaque administrateur tâchait de toujours garder en tête ce qui risquait de plaire ou de contrarier les hautes officines, mais il n'en demeure pas moins qu'une bonne partie du pouvoir fut délégué à des structures technocratiques dans l'après-guerre, offrant toutes sortes de possibilités d'influencer l'ordre des choses sans passer directement par le sommet du pouvoir[11].

Il est donc facile d'exagérer le pouvoir effectif de Staline et de son entourage immédiat, mais il ne faut pas faire l'erreur inverse de minimiser les particularités du contexte social et culturel dans lequel les Soviétiques devaient manœuvrer dans l'après-guerre. En effet, non seulement ces années furent marquées par de graves pénuries de ressources de première importance entraînées par les destructions inouïes causées par la guerre, mais le climat international s'envenima rapidement. Après quelques années qui laissaient croire à un maintien de la grande alliance antifasciste, la Guerre froide et sa logique d'opposition irréconciliable entre l'Ouest capitaliste et le Bloc soviétique de plus en plus influencé par le socialisme stalinien plongèrent le pays dans un climat xénophobe. Accentuée par la volonté de resserrer les contrôles après les inévitables opportunités d'ouverture à l'étranger que constituèrent les années de guerre, cette campagne de resserrement des contrôles fut marquée non seulement par la célébration de la supériorité de la culture russe, mais aussi par une méfiance envers tout ce qui venait de l'Ouest.

Souvent appelée *Jdanovschina*, du nom d'Andreï Jdanov qui était sa figure de proue même s'il était en réalité partisan d'une certaine modération et s'opposait aux staliniens les plus doctrinaires, la campagne chauvi-

niste de répression des influences bourgeoises et de la décadence à l'occidentale dans les milieux culturels et intellectuels fit long feu. Loin d'être propre à ces domaines, ce climat xénophobe s'étendit à toute la société soviétique, tous devant s'assurer de ne pas renier ses racines russes en vouant un culte servile à l'Occident, au risque d'être accusé d'à-plat-ventrisme devant la culture bourgeoise. La campagne s'accéléra même à la mort de Jdanov, alors qu'elle prit un accent résolument antisémite dans les dernières années de la vie de Staline alors qu'on dénonçait toute tendance au « cosmopolitisme »[12].

En étudiant les campagnes idéologiques pour former une science marxiste-léniniste authentiquement russe qui eurent cours dans ce contexte, on constate aussi que celles-ci n'étaient pas orchestrées directement par les hauts dirigeants, mais que les disputes étaient plutôt réglées par des débats qui s'inscrivent dans « le jeu de la démocratie staliniste ». « Provoked from above, scholars engaged in a variety of academic conflicts while pursuing their own agendas and inventively using available cultural resources in dialogues with politicians »[13]. Ainsi, il y avait de la place pour l'exercice d'un certain pouvoir politique de la base, à travers de véritables débats et affrontements entre visions différentes, même si celui-ci était encadré et délimité par les hautes officines politiques et le climat politique ambiant. Si les grandes lignes étaient écrites d'en haut, divers acteurs politiques exerçaient donc une autonomie politique relative dans le stalinisme d'après-guerre. De prime abord, il paraît donc étonnant que ce soit dans ce contexte ultranationaliste et xénophobe qu'on décidât d'importer en URSS le hockey, ce sport étranger développé et codifié au Canada et surtout pratiqué dans les pays bourgeois, qui n'avait aucune assise dans le pays.

Les deux hockeys – du bandy à l'adoption des règles canadiennes

Plusieurs décennies avant la prise de pouvoir par les Bolchéviques, soit dès le XIXe siècle, on jouait déjà au hockey sur les glaces russes. Mais, à la différence de la version canadienne qui allait être codifiée en 1875 avant de se répandre graduellement dans divers pays européens dès le tournant du siècle, on y jouait alors avec une petite balle de caoutchouc, à onze contre onze, sur une immense glace extérieure équipée d'énormes buts. Né en Angleterre et diffusé progressivement dans les pays du nord de l'Europe, ce sport, qui sera plus tard connu sous le nom de bandy, est une transposition sur glace du hockey sur gazon, auquel il emprunte les courts et massifs bâtons de bois. Il doit aussi beaucoup au soccer[14], en particulier les dimensions de son terrain et le fait de jouer à onze contre onze, ce qui en fait, comme son équivalent estival, un sport rapide, axé sur le jeu de passe et sans mises en échec[15]. Sans devenir aussi populaire, le développement

du bandy s'amarra étroitement à celui du soccer, plusieurs joueurs alternant entre l'une et l'autre des disciplines au gré des saisons, et celui-ci trouva sa niche et son audience dans le pays[16].

En parallèle à ce développement du bandy, les règles canadiennes du hockey faisaient tranquillement leur chemin en Europe au début du siècle, et cela ne fut pas sans influencer la Russie. En ce sens, la Ligue internationale de hockey sur glace (LIHG), qui avait pour mandat de chapeauter les compétitions internationales de hockey, fut fondée en 1908, ce qui eut pour effet de contribuer grandement au développement de ce sport sur le vieux continent. La Russie, qui avait participé aux pourparlers ayant mené à la création de l'organisation, en devint membre en 1911. Mais dans le contexte tourmenté de l'époque, la curiosité envers cette autre forme de hockey n'alla alors pas bien loin dans le pays, les préoccupations liées à la guerre et au tourbillon révolutionnaire de 1917 reléguant aux oubliettes les questions sur l'évolution du sport de glace dans le pays. La Russie perdit d'ailleurs son siège à la LIHG, d'où elle fut rapidement exclue à cause de son inaction chronique[17].

Le hockey était dans une phase d'expansion dans les années 1920 et prenait le dessus sur plusieurs autres sports de glace, devenant véritablement un sport international[18]. Mais en URSS, la révolution de 1917 avait mis de l'avant des conceptions égalitaristes qui cadraient mal avec le sport compétitif. Ainsi, dans les deux premières décennies d'existence de l'État prolétarien, alors que le pays était isolé diplomatiquement à cause du gel de ses relations avec la plupart des démocraties occidentales, le ton était à la méfiance envers les sports « bourgeois ». Étant pratiqué dans plusieurs nations capitalistes, le hockey cadrait très bien dans cette catégorie de sports à proscrire, ce qui fit que pendant que les règles canadiennes se diffusaient en Europe par l'entremise de la LIHG, les Soviétiques continuaient à se concentrer sur le bandy. Si certains enthousiastes tentaient subtilement de s'intéresser au nouveau sport grâce aux quelques livres en circulation, un article publié en 1928 dans le *Fizkoultoura i sport* illustrait bien la position officielle en critiquant radicalement le hockey, précisant que « les sports disputés sur des glaces artificielles dans de chauds arénas intérieurs sont nuisibles pour les athlètes et les spectateurs »[19]. Mais la curiosité envers ce sport en pleine croissance qui passionnait de plus en plus de gens en Europe n'allait pas tarder à faire son chemin en URSS.

On dut attendre les années 1930 pour que commencent à s'estomper ces réticences et qu'on se mette à véritablement encourager et développer les compétitions sportives. Marquée par les ambitieux objectifs de ses plans quinquennaux, l'industrialisation stalinienne entraînait une valorisation grandissante du climat compétitif dans le pays au détriment des préceptes égalitaires qui régnaient jusque-là. Le sport compétitif en général, et le bandy en particulier, se développa alors rapidement. En parallèle,

les premiers contacts documentés des Soviétiques avec le hockey remontent aux années 1930, alors qu'on commença à établir des liens avec des équipes européennes. Depuis que des Canadiens avaient introduit leur sport dans différents pays européens, le nouveau sport s'était développé sur le vieux continent. L'organisation annuelle d'un championnat du monde, en plus de l'inclusion de la discipline dans le programme des Jeux olympiques, ne fit qu'accélérer la diffusion du nouveau sport qui était en train de se mondialiser, ayant désormais des adeptes non seulement dans des pays d'Europe de l'Ouest, mais aussi en Europe centrale et en Scandinavie. En effet, la Suède et la Tchécoslovaquie, construisant sur leur expérience au bandy qui se vit rapidement dépassé en popularité par le nouveau sport, s'amélioraient d'année en année au point de devenir deux des puissances du hockey européen de l'entre-deux-guerres[20]. L'URSS n'allait pas rester longtemps étrangère à l'expansionnisme du hockey.

En 1932, *Fichte*, une équipe ouvrière allemande de hockey, vint disputer trois matchs hors concours en URSS, un contre le *TsDKA* et deux contre une sélection moscovite. C'était la première fois que des joueurs soviétiques touchaient à une rondelle et utilisaient ces bâtons longs et fins, qui leur paraissaient semblables à des « cure-dents »[21]. Les habiletés naturelles développées durant toutes ces années de bandy leur permirent tout de même de bien s'en tirer dans l'espace exigü d'une patinoire de hockey et l'événement fit bonne impression sur plusieurs Soviétiques[22]. Les traces laissées par la visite allemande ne s'arrêtèrent pas à ces trois matchs, puisque des pièces de leur équipement, encore si curieux pour les joueurs soviétiques, furent laissées en guise de souvenir à l'Institut central de culture physique de Moscou, où l'on s'en servit pour mener certaines expérimentations et études sur le hockey. Cependant, comme en témoignent certaines critiques émises à l'issue des matchs, lesquelles soulignèrent le caractère individualiste et primitif du hockey par rapport au bandy, jugé plus conforme au caractère soviétique, le moment de développer ce nouveau sport en URSS n'était pas encore venu[23].

Le hockey fut cependant loin de ne recevoir que des critiques. En effet, de nombreux promoteurs du nouveau sport firent entendre leur voix dans les médias, décrivant positivement cette discipline gracieuse et intense tout en appelant à l'élargissement de sa pratique. Plusieurs sportifs étaient eux-mêmes parmi les plus ardents défenseurs des nouvelles règles[24]. Mikhaïl Iakouchine, un célèbre joueur de soccer et de bandy, assista lors d'une visite à Paris de la sélection moscovite de soccer, en janvier 1936, à un match de hockey entre les équipes nationales française et anglaise, qui eut sur lui et ses coéquipiers un effet particulièrement marquant[25]. La curiosité et l'attrait de la compétition amenaient plusieurs Soviétiques à se demander si leurs équipes feraient bonne figure contre les puissances

mondiales du hockey[26]. Un journaliste conclut en ce sens qu'ils perdraient d'abord sûrement contre les meilleures équipes, tout en ajoutant de façon prémonitoire : « Si l'on cultivait le hockey canadien en URSS, nous serions rapidement en mesure d'atteindre le niveau des équipes européennes »[27]. On comprend donc que quelques matchs épisodiques contre d'obscures équipes ouvrières furent rapidement considérés par plusieurs Soviétiques comme insuffisants, ce qui poussa les dirigeants du sport à réagir.

D'autres expérimentations avec le hockey furent mises en branle à la fin de la décennie. Dès 1938, on construisit par exemple une patinoire extérieure aux dimensions canadiennes dans un coin du stade *Dinamo*, le principal amphithéâtre sportif moscovite, qui pouvait accueillir plusieurs dizaines de milliers de spectateurs. En 1939, le hockey se généralisa dans le cursus des disciplines offertes par les instituts de culture physique. Des contacts exploratoires furent établis avec des hockeyeurs baltes, qui avaient une bonne expertise de ce sport, qu'ils pratiquaient déjà depuis plusieurs années[28]. La multiplication des initiatives favorables au hockey à la fin des années 1930 laisse croire que, n'eut été le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, une saison de hockey aurait fort probablement été organisée en URSS bien avant 1946[29].

Les longues années de conflit n'eurent pas pour effet d'effacer le bandy et le hockey de la mémoire des Soviétiques qui, au contraire, étaient impatients de revenir à leurs activités normales avec la fin des hostilités. Une fois le conflit terminé, le sport fut donc l'un des premiers secteurs à bénéficier de ce retour à la normalité. Ainsi, dès l'hiver suivant la fin officielle de la guerre, le soccer et le bandy suscitèrent un intérêt jamais vu jusque-là, plusieurs matchs attirant des dizaines de milliers de spectateurs en plus de susciter une grande attention médiatique[30]. Le hockey ne fut pas laissé en reste. Lors de leur célèbre tournée en Angleterre en 1945, les joueurs de soccer du *Dinamo* Moscou assistèrent à un match de hockey mettant en vedette une équipe canadienne en visite dans le pays. L'expérience fut marquante et convainquit plusieurs athlètes, dont Vsevolod Bobrov, celui qui allait devenir l'un des plus grands hockeyeurs soviétiques, de la pertinence d'importer ce sport en URSS[31]. Peu après, en février 1946, l'Institut de la culture physique organisa à Moscou un match amical de hockey auquel assistèrent plusieurs milliers de curieux qui avaient soif de sport et de divertissement après ces longues années de privation. On organisa aussi des séminaires de formation pour que les entraîneurs et les arbitres puissent se familiariser avec les rudiments du nouveau sport, utilisant pour ce faire l'expertise des Baltes[32].

Au deuxième hiver suivant la fin des hostilités, le Comité des sports se sentit prêt à décréter l'organisation du premier championnat soviétique de hockey. Arkadi Tchernychiov (*Chernyshev*[33]), qui allait devenir l'un des plus grands entraîneurs soviétiques, et d'autres promoteurs du nouveau

sport naviguèrent à contre-courant en convainquant les dirigeants du sport d'organiser une saison de hockey malgré le climat de repli xénophobe[34]. Il faut préciser que la dynamique politique était complexifiée par l'émergence d'une Guerre froide culturelle, alors qu'on prenait conscience que l'affrontement est-ouest allait avoir lieu davantage dans le domaine des arts et de la culture, donc par extension dans le monde du sport, que sur les champs de bataille[35]. Dans cette optique, le sport offrait des opportunités d'instrumentalisation politique, puisque si on arrivait à vaincre nos adversaires bourgeois, la célébration propagandiste de la victoire allait redorer le blason de l'État prolétarien. L'URSS sortit donc de l'isolement sportif international pour se lancer à l'assaut du sport international. Elle adhéra aux principales fédérations sportives internationales, dont le Comité international olympique (CIO) qui était le sommet de cette pyramide sportive aux multiples possibilités de gains symboliques[36].

Le fait que le hockey était un sport olympique qui offrait un championnat mondial annuel, contrairement au bandy, incita les dirigeants du sport à se lancer dans l'aventure du nouveau sport. On imagine donc aisément la perplexité des dirigeants du sport pris entre deux logiques contradictoires : des pressions les poussaient à adopter le hockey pour offrir une tribune à l'expression de la supériorité soviétique, alors même que le climat était à la méfiance envers l'influence de l'Ouest, dont ce nouveau sport qui restait étranger aux Soviétiques. Dans cette optique, une résolution du parti chercha à dépasser cette contradiction en clarifiant la mission des athlètes soviétiques : « Chaque nouvelle victoire est une victoire pour la forme soviétique de société et pour le système sportif soviétique ; cela fournit une preuve irréfutable de la supériorité du sport socialiste sur la culture décadente des États capitalistes »[37].

En ce sens, malgré les pressions contradictoires, la première saison de hockey soviétique, opposant douze équipes d'une dizaine de joueurs issus du soccer et du bandy, prit son envol le 22 décembre 1946. Les membres du Comité des sports avaient conscience qu'il serait beaucoup trop long de développer une base indépendante de hockeyeurs susceptibles de s'imposer dans l'arène olympique. L'idée de demander aux joueurs de bandy, une ressource abondante dans le pays, de faire le saut dans le nouveau sport, s'imposa donc d'elle-même afin d'accélérer le développement du nouveau sport[38]. Les débuts se firent dans une improvisation et une confusion généralisée, les joueurs et les arbitres ayant à assimiler les subtilités du nouveau sport. Les ajustements à faire étaient cependant relativement mineurs, et le choc venait surtout de la précipitation avec laquelle avait été organisé le premier championnat.

Les aptitudes acquises sur les glaces de bandy permirent aux joueurs de transcender rapidement ces difficultés et de faire de cette première saison un succès, autant populaire que sportif. Les observateurs soulignaient

que l'expertise et les aptitudes des joueurs de soccer et de bandy se révélaient un atout qu'ils mettaient au profit de leur pratique du hockey[39]. Comme le remarqua un journaliste clairvoyant, les Soviétiques avaient toutes les habiletés pour devenir d'excellents joueurs de hockey s'ils réussissaient à y transposer les stratégies de bandy : « Sans aucun doute, le hockey russe [le bandy] exercera une influence sur l'évolution de la tactique au hockey canadien »[40]. La présence sur la glace de joueurs de soccer et de bandy déjà bien connus des amateurs de sport soviétique contribua par ailleurs à susciter curiosité et intérêt envers le nouveau sport, certains matchs attirant déjà jusqu'à 5 000 spectateurs[41]. Si quelques-uns émirent des réserves par rapport au nouveau sport, plusieurs joueurs se dirent enchantés par leur expérience des nouvelles règles. Valentin Fiodorov, le joueur-entraîneur du *Dinamo* de Leningrad, déclara par exemple que malgré ses vingt-trois ans de pratique du bandy, il allait désormais se consacrer entièrement au hockey, ce sport dont la rapidité et l'intensité lui assuraient un grand avenir en URSS[42]. L'effet de ce premier championnat fut donc bénéfique pour le développement du hockey soviétique, créant une base d'enthousiastes qui allaient appeler à l'élargissement de sa pratique, même si l'avenir du nouveau sport dans le pays était alors encore bien incertain.

Le débat sur le caractère « bourgeois » du hockey

Dans la foulée de l'enthousiasme suscité par la première saison de hockey, l'offensive promotionnelle en faveur du nouveau sport s'intensifia. Les journaux renforcèrent alors leur argumentation, vantant les mérites du nouveau sport et étendant leur couverture. Ils rappelèrent l'immense popularité du hockey en Europe et en Amérique du Nord tout en soulignant que les conditions soviétiques lui assureraient un développement rapide dans le pays. Plusieurs observateurs insistaient sur les avantages du hockey sur le bandy, le jeu étant décrit comme plus rapide et spectaculaire tout en ayant moins d'arrêts de jeu, ce qui demandait aux joueurs une fine alliance de capacités physiques et mentales[43]. De plus, on soulignait que le hockey était un sport collectif où tous les joueurs devaient s'occuper à la fois d'attaque et de défense, tâche qui faisait écho à ce qu'on souhaitait inculquer à tout bon patriote soviétique. On concluait en ce sens que le nouveau sport était tout désigné pour conquérir rapidement le cœur des amateurs soviétiques[44]. Ne restait qu'à le démystifier en expliquant ses particularités techniques, comme les règlements et les dimensions particulières des patinoires et des équipements, qui en laissaient encore plusieurs perplexes, pour qu'il s'impose définitivement[45]. On prédisait même que les Soviétiques pourraient atteindre rapidement les plus hauts échelons internationaux du hockey[46].

Malgré ce bel enthousiasme, l'adoption du hockey fut loin de se faire en ligne droite. Dans la foulée de la *Jdanovschina*, le ton était de plus en plus à la méfiance envers l'étranger. Des portraits du hockey tel qu'on le pratiquait au Canada parurent dans les journaux, présentant à la fois les bons côtés, comme l'incroyable popularité du sport et le grand nombre de glaces artificielles qui permettaient une pratique intensive et massive du sport, mais insistant surtout sur ses tares, comme son professionnalisme éhonté et sa tendance à exploiter les joueurs ainsi que sa propension au jeu violent et aux comportements disgracieux des spectateurs[47]. La tâche qui se dessinait implicitement était donc de s'approprier le hockey en prenant les bons côtés et en en rejetant les mauvais, afin d'introduire la moralité soviétique dans un sport au grand potentiel, mais pollué à l'Ouest par les dérives du capitalisme.

Toujours à l'affût du climat politique dominant, certains observateurs en vinrent cependant à questionner la pertinence de faire le saut dans ce sport étranger, surtout pratiqué dans les pays capitalistes, donc susceptible de corrompre la pureté des masses prolétariennes[48]. Une âpre lutte se dessina donc entre les critiques du hockey et ses partisans qui, ayant goûté au nouveau sport, cherchaient ardemment à en étendre la pratique, quitte à se mettre dans une position délicate en défendant un sport étranger dans ce climat xénophobe[49]. Contrairement à ce qu'on peut supposer, ces affrontements ne se sont que rarement hissés au sommet de la hiérarchie politique et se sont plutôt joués dans diverses instances plus ou moins éloignées du centre politique, même si l'ombre des hauts dirigeants planait toujours sur les réflexions, le langage et les décisions des acteurs impliqués.

Si elle fut d'abord larvée, la contre-attaque des opposants du hockey s'intensifia dès l'hiver 1947-1948. Celle-ci prit d'abord la forme d'une défense du bandy, ce sport authentiquement russe qu'on disait menacé de disparition par l'arrivée du concurrent étranger. Les joueurs devaient désormais faire leur choix entre les deux formes de sport de glace et la nouvelle variante drainait beaucoup d'effectifs, la crainte d'une invasion se développa donc chez certains. Un article intitulé « Le bandy [hockey russe] est un sport national » parut par exemple dans le *Sovietski Sport* à la fin du mois de décembre 1947. Dans une envolée nationaliste qui cadrait bien avec le climat de la *Jdanovschina*, on rappelait qu'on jouait au bandy depuis cinquante ans dans le pays et que ce sport en était venu à incarner le caractère national russe. On y soulignait que, à cause de leur passion pour le sport importé du Canada, les dirigeants du Comité des sports, les responsables des sociétés sportives ainsi que les directeurs des patinoires, en étaient venus à négliger dangereusement le bandy. Citant des exemples où les deux sports cohabitaient relativement bien, la missive n'était cependant pas dirigée contre le hockey, mais appelait plutôt à ce

que le développement du nouveau sport ne se fasse pas au détriment du bandy[50].

Le vrai déclenchement des hostilités vint le mois suivant, lorsqu'un article paru dans la *Komsomolskaïa Pravda*, l'organe officiel de l'organisation de la jeunesse communiste, s'en prit directement au hockey. La missive décrivait ce sport « d'une extrême rudesse typique des pays bourgeois de l'Ouest », et critiquait de façon virulente les décisions des fonctionnaires du Comité des sports qui, « prisonniers de leur engouement pour ce sport étranger », faisaient un tort immense au bandy[51]. L'article illustrait un courant plus large qui contestait la compatibilité du hockey avec la société prolétarienne et mit le débat au grand jour. Alors que d'un côté, on dénonçait sa nature bourgeoise et individualiste, on rétorquait de l'autre que le hockey était au contraire tout désigné pour incarner les valeurs communistes, les petites patinoires étant beaucoup plus faciles à construire que les grandes surfaces nécessaires au bandy, ce qui le rendait beaucoup plus accessible aux masses[52].

Ayant lui-même fait ses classes dans les rangs du *Komsomol*, le président du Comité des sports Nikolaï Romanov dut alors manœuvrer habilement pour s'assurer que le développement du nouveau sport ne s'arrête pas après une seule saison. Il joua à merveille son rôle de « tampon » entre opposants et partisans du nouveau sport afin de le légitimer dans le discours politique dominant[53]. Il tenta d'abord de discuter de leurs récriminations envers le hockey avec les dirigeants du Comité central du *Komsomol*, dont le « jeune » quarantenaire Nikolaï Mikhaïlov qui présidait l'organisation, mais ceux-ci se braquèrent sur leurs positions et maintinrent leurs critiques[54]. Le *Komsomol*, qui s'intéressait au sport puisqu'il cherchait à s'assurer qu'on proposait des loisirs sains à la jeunesse, devint ainsi rapidement l'épicentre des critiques du sport bourgeois qui ne répondait pas à ses critères moraux[55].

Romanov ne perdit pas de temps à organiser une réponse, ordonnant la publication quelques jours plus tard d'un article dans les pages du *Sovietski Sport*, l'organe officiel du Comité des sports, pour justifier ses décisions et, par le fait même, défendre le nouveau sport. Reconnaissant d'abord que l'organisation du bandy souffrait de certaines lacunes, déjà évoquées à plusieurs reprises dans le *Sovietski Sport*, l'article soutenait que les opposants se trompaient de cible en identifiant le hockey comme responsable, alors que celui-ci n'avait rien à voir avec le problème. L'ampleur du mouvement de culture physique soviétique était en fait suffisante pour que se côtoient deux sports d'hiver majeurs. Le hockey et le bandy, loin de s'exclure mutuellement, étaient ainsi présentés comme deux disciplines intéressantes et complémentaires. Plus encore, l'article contestait l'argument selon lequel le hockey était un sport fondamentalement bourgeois en citant les exemples de la boxe, du football et du basketball, que les

athlètes soviétiques avaient déjà adoptés en y introduisant leur style propre et pur sans tomber dans le piège de reproduire les caractères individualistes et violents qu'on préconisait à l'Ouest. Leur argumentation était simple : ce n'était pas le hockey en lui-même qui était rude et violent, mais plutôt la façon dont les sportifs bourgeois le pratiquaient. En ce sens, le mandat que conférait le Comité des sports aux hockeyeurs soviétiques était d'adopter le hockey en l'expurgeant des pratiques bourgeoises, qu'on remplacerait par la moralité avant-gardiste et le collectivisme soviétique, ce qui garantirait rapidement l'accession à la suprématie mondiale de ce sport[56]. L'efficacité de la défense du hockey par le Comité des sports passait nécessairement par le « parler bolchévique », puisque ce n'est qu'en l'inscrivant dans un discours cadrant avec les principaux schèmes de l'idéologie officielle qu'on pensait pouvoir légitimer le nouveau sport.

Cependant, loin de convaincre les dirigeants du *Komsomol* de la pertinence du hockey, cet article eut plutôt pour effet de polariser les deux camps. Les pages du *Komsomolskaïa Pravda* furent à nouveau noircies de critiques virulentes et agressives du hockey, ce qui força Romanov à ajuster sa défense. Avec des articles aux titres aussi évocateurs que « Restaurons les droits du hockey russe », les *Komsomols* aussi inscrivaient discursivement leurs récriminations dans le langage de la *Jdanovschina*, associant le nouveau sport à l'offensive culturelle bourgeoise tant crainte et décriée. Conscient du danger d'entrer seul dans une guerre de mots contre le puissant *Komsomol*, qui demeurait influent malgré la perte d'une partie de son autorité morale sur la jeunesse dans l'après-guerre en tentant de défendre un sport étranger dans cette période explosive, Romanov fit appel à l'arbitrage d'un haut dirigeant afin de renforcer l'approche pro-hockey du Comité des sports. Il invita en ce sens à un match de hockey Kliment Vorochilov, un proche de Staline qui n'était plus dans le « cercle dirigeant » restreint dans les années d'après-guerre, mais qui demeurait influent grâce à son passé de révolutionnaire et d'organisateur militaire ainsi que son statut de membre du *Politburo*[57]. Dans ses mémoires, Romanov explique qu'il a tenté de vendre les qualités du nouveau sport à l'influent politicien :

> J'ai rapporté l'essence des critiques de la *Komsomolskaïa Pravda* à K. E. Vorochilov et lui ai exprimé ma contrariété. Je lui ai expliqué que le hockey « avec rondelle », parfois appelé le hockey canadien, avait plusieurs qualités et était utile pour la jeunesse. En plus, je lui ai dit que nous devions nous préparer pour une éventuelle participation aux Jeux olympiques. Nous avons invité K. E. Vorochilov à assister à un match de hockey, ce qu'il a accepté. Déjà, vers la fin de la première période, je compris par ses questions et commentaires qu'il aimait ce sport[58].

Vorochilov se transforma dès lors en parrain du nouveau sport, qu'il jugea tout à fait approprié pour le peuple soviétique. « Voilà un sport tout dési-

gné pour notre nation russe », aurait-il déclaré pendant le match[59]. Cet appui d'un dirigeant jouissant d'une haute autorité morale contribua à calmer les critiques du *Komsomol* et à assurer la poursuite du développement du hockey soviétique. Restait seulement à le légitimer symboliquement pour marquer son appropriation officielle par les Soviétiques.

Russifier le hockey – l'appropriation symbolique d'un sport étranger

Lors de ce match d'audition du hockey, Vorochilov croisa le secrétaire des *Komsomols* Mikhaïlov dans les estrades et il lui dit que le nouveau sport, qui requérait « courage », « réactions rapides » ainsi qu'une « grande endurance », cadrait tellement bien avec le caractère du peuple russe qu'on devrait l'appeler hockey « russe » plutôt que « canadien » et qu'il devrait être pratiqué massivement par les jeunes Soviétiques. N'ayant pas la latitude politique pour s'opposer à ce mot d'ordre du sommet, la couverture du hockey dans la *Komsomolskaïa Pravda* changea radicalement, le sport étant dès lors présenté positivement[60]. Pour lui enlever sa connotation étrangère, on commença, dans l'organe du *Komsomol* comme ailleurs, à parler du nouveau sport comme étant le hockey « avec rondelle » (*khokkeï s chaïboï*), plutôt que « canadien », de manière à le distinguer du bandy, qu'on qualifiait de moins en moins de « russe », mais plutôt de hockey « avec balle » (*khokkeï s miatchom*)[61]. Cette évolution lexicale, n'était pas propre au hockey puisque d'autres sports d'origine étrangère, comme le soccer, utilisaient aussi des expressions calquées sur des langues étrangères et étaient ainsi soumis à cette campagne de russification du vocabulaire, ce qui était lourd de sens dans ce climat de xénophobie culturelle[62]. En effet, il a déjà été démontré pour le soccer que « définir [son] caractère national […] signifie en partie se l'approprier, l'investir d'une symbolique propre à la nation censée s'y révéler. […] Il faut ainsi donner à ce sport venu d'Angleterre une assise nationale propre à partir de laquelle cette distanciation peut s'ériger »[63]. Appliqué au hockey, ce même phénomène montre bien que ce sport n'était plus considéré comme étranger et néfaste pour l'URSS, étant désormais conçu symboliquement comme une activité tout à fait appropriée pour les Soviétiques.

On chercha ainsi, avec un succès au mieux mitigé, à épurer le hockey de la violence typique de ceux qui le pratiquent à l'Ouest. En ce sens, pour contribuer à le légitimer dans un contexte de xénophobie culturelle, les dirigeants du sport cherchèrent à définir le nouveau sport en contradiction avec la violence typique du hockey canadien. Une campagne de grande ampleur visant à assainir la pratique sportive, principalement le soccer qu'on cherchait à expurger de son caractère rude et violent, avait cours simultanément, l'éducation politico-idéologique des sportifs devenant l'outil de prédilection pour arriver à cette fin. En ce sens, les joueurs

étaient alors contraints de lire les classiques du marxisme, de suivre des leçons d'éducation politique et de participer à des excursions dans les lieux consacrés par l'idéologie du régime, tout ça dans l'optique de hausser leur conscience politico-idéologique essentielle au rôle de modèle social qu'ils étaient appelés à jouer[64]. Le mandat que le Comité des sports confiait aux hockeyeurs, en associant la droiture morale des athlètes aux succès éventuels, était on ne peut plus clair : « Notre tâche est de créer dans le hockey, ce sport qui est nouveau pour nous, notre style soviétique avant-gardiste, de sorte que nos hockeyeurs deviennent en peu de temps les meilleurs du monde »[65]. Implicitement, les pratiques canadiennes « bourgeoises » devenaient donc l'antithèse par rapport à laquelle on cherchait à définir et construire la pratique du hockey soviétique[66].

À la suite de cette victoire des enthousiastes du hockey, la popularité du nouveau sport connut une croissance fulgurante. Son émergence en URSS ne signifia pas la fin du bandy, mais dès la deuxième saison, les exigences du calendrier, augmenté à dix-huit matchs, obligèrent les joueurs à se spécialiser dans l'un ou l'autre des sports, désormais impossibles à concilier[67]. Confirmant les craintes de certains opposants au hockey, cette spécialisation se fit la plupart du temps à l'avantage du nouveau sport, qui réussit à attirer les meilleurs joueurs en éclipsant progressivement son concurrent, pourtant profondément ancré dans le pays, qui fut marginalisé sans disparaître complètement. Le ton n'était plus à la critique du hockey qui jouissait désormais de l'approbation officielle.

Si la première saison avait suscité son lot de curiosité, le second championnat de 1947-1948 contribua véritablement à populariser le sport parmi les masses soviétiques[68]. La popularité du hockey ne se démentait pas, les foules étant de plus en plus impressionnantes, en particulier lorsque deux puissantes équipes s'affrontaient dans la capitale et que la température n'était pas trop capricieuse[69]. De plus en plus à l'aise avec les nouveaux règlements, les joueurs réussirent à mettre à profit les aptitudes développées au bandy, comme leur rapidité, leur vision du jeu et leur propension à utiliser toute la dimension de la glace pour construire leurs combinaisons, et ils haussèrent ainsi leur niveau de jeu[70].

Mais l'acceptation du hockey passait aussi par son internationalisation, essentielle à l'obtention des gains symboliques recherchés par les victoires dans ce sport international. Cependant, les premières saisons de hockey soviétique eurent lieu dans une période plutôt ambiguë quant à la pertinence d'envoyer des équipes dans des compétitions internationales. En effet, la mort de Jdanov à l'été 1948 et la montée en force de staliniens orthodoxes comme Mikhaïl Souslov, responsable de la propagande du régime, accentuèrent le climat xénophobe[71], ce qui eut de nombreux effets sur le sport. Après des performances décevantes de patineurs de vitesse en compétition internationale, on décida par exemple de destituer Romanov,

partisan de l'entrée soviétique dans les compétitions internationales, et de le remplacer à la tête du Comité des sports par un membre des forces de sécurité et de la société sportive *Dinamo*, Nikolaï Apollonov[72]. Cela envoya aux administrateurs du sport un signal de prudence et de patience avant d'envoyer des délégations dans les compétitions internationales, puisqu'on voulait à tout prix éviter de perdre la face en subissant la défaite dans des matchs aux échos internationaux.

En parallèle à ces tergiversations dans les hautes sphères administratives du sport, la volonté de déterminer le niveau relatif des joueurs soviétiques par rapport à leurs rivaux internationaux demeurait particulièrement vive. En ce sens, on autorisa un premier test international en mars 1948, au lendemain de la deuxième saison de la ligue soviétique, avec la visite du club de hockey du *LTC* (*Lawn Tennis Club*) de Prague, considéré par plusieurs observateurs comme la meilleure équipe européenne de l'époque. Ayant gagné onze des quinze championnats de Tchécoslovaquie précédents, l'équipe était une véritable puissance, comme en témoigne le fait qu'elle avait remporté les deux éditions précédentes de la prestigieuse Coupe Spengler, exploit qu'elle allait répéter quelques mois plus tard. Par ailleurs, douze joueurs du *LTC* s'alignaient dans la sélection nationale tchécoslovaque, qui avait été la première équipe européenne à tenir tête aux Canadiens en compétitions internationales, alors qu'elle avait remporté le Championnat du monde disputé à Prague l'année précédente et qu'elle venait de décrocher l'argent aux Jeux olympiques de Saint-Moritz, quelques semaines avant son arrivée en sol soviétique[73].

Cherchant à éviter l'humiliation publique d'une éventuelle défaite, les organisateurs subissaient une énorme pression des dirigeants pour offrir une performance digne de la grande puissance qu'était désormais l'URSS. Comme la défaite n'étant pas envisageable, ils réunirent les meilleurs joueurs moscovites dont ils confièrent la direction à Anatoli Tarassov (*Tarasov)*, autre grand personnage du hockey soviétique qui allait s'imposer symboliquement, surtout en Occident, comme le « père » du hockey russe. Afin d'éviter toute association susceptible d'entacher le prestige national en cas de défaite, ils choisirent de ne pas accoler le nom soviétique à ce qui était en réalité l'équivalent d'une équipe nationale, la désignant plutôt comme la Sélection des clubs[74]. Ils prirent aussi la précaution d'organiser deux matchs préparatoires contre les visiteurs, qu'ils tinrent à huis clos et présentèrent comme des entraînements communs. Ils poussèrent la malice jusqu'à ne pas aligner leurs meilleurs joueurs lors de ces « entraînements » durant lesquels Vsevolod Bobrov et Ievgenni Babitch, les joueurs les plus dominants, restèrent sur la touche, peut-être afin de donner un faux sentiment de confiance aux visiteurs en les poussant à sous-estimer leurs adversaires. Comme c'était souvent le cas quand survenaient des événements qui ne cadraient pas avec les récits officiels, ces matchs furent

effacés de l'histoire officielle du hockey soviétique, étant absents des journaux et ne figurant pas dans les publications officielles. Selon les témoignages aujourd'hui disponibles, ces matchs se sont soldés par deux cuisantes défaites des locaux par la marque 11 à 7 et 10 à 1, d'où la volonté de ne pas trop ébruiter ces résultats[75].

Désormais conscients de la force de leurs adversaires, les dirigeants soviétiques décidèrent de jouer de prudence en annulant les rencontres publiques prévues, par peur de perdre la face et de rater leur entrée internationale[76]. Selon ses dires, Tarassov dut redoubler d'efforts et multiplier les promesses pour convaincre les dirigeants du sport de ne pas renvoyer les visiteurs et ainsi décevoir les partisans qui attendaient fébrilement l'événement. Preuve du retournement de la conception du hockey défendue par le *Komsomol*, c'est l'intervention de Nikolaï Mikhaïlov lui-même, désormais favorable au nouveau sport, qui fut décisive pour que les matchs officiels au stade *Dinamo* de Moscou aient bel et bien lieu[77].

Bien que ces affrontements fussent peu publicisés à cause de l'incertitude qui les entourait, le bouche-à-oreille contribua à ce que chacun d'eux attire de bonnes foules, plusieurs dizaines de milliers de personnes assistant à chacun des matchs. Contre une si bonne équipe, les résultats étaient très encourageants. Alors même qu'on tâchait de diminuer les attentes en présentant les matchs comme un exercice à vocation pédagogique pour les joueurs soviétiques, ceux-ci, inspirés par les performances de Bobrov et ses comparses, remportèrent le premier match 6 à 3, avant de s'incliner 5 à 3 lors du second et de faire match nul 2 à 2 lors du troisième. Les dirigeants furent très satisfaits de ces résultats inespérés, puisque malgré l'égalité entre les deux équipes, les locaux furent en mesure de revendiquer une victoire morale au score cumulatif, ayant marqué 11 buts contre 10 pour les visiteurs[78].

Signe de l'acceptation du nouveau sport, les performances contre les Tchécoslovaques suscitèrent beaucoup d'attention médiatique en URSS, les journaux ne se gênant pas pour célébrer l'événement et y voir une preuve de la puissance atteinte en si peu d'années par les hockeyeurs soviétiques. On insistait grandement sur les faits d'armes des joueurs tchécoslovaques et sur le fait que jouer contre des adversaires de leur trempe, qui montraient une telle maîtrise technique et tactique du hockey, était très formateur pour les joueurs soviétiques. Les visiteurs se dirent très impressionnés par le jeu des Soviétiques et par le « véritable miracle » qu'ils venaient de réaliser en atteignant un tel niveau en si peu de temps. On se fit un plaisir de publier plusieurs témoignages des visiteurs insistant sur le talent, la rapidité et le jeu collectif des Soviétiques, tout en leur prédisant un avenir très rose au moment où ils plongeraient dans l'arène internationale[79]. Le capitaine de l'équipe, Vladimír Zábrodsk, alla même jusqu'à soutenir en entrevue que les Soviétiques pourraient figurer parmi

les meilleurs du monde : « Je ne me trompe pas si je dis que dans un avenir rapproché vous allez jouer un grand rôle dans le hockey mondial »[80]. Pour légitimer un sport étranger, rien de mieux que de faire miroiter ce genre de triomphes internationaux, qui faisaient écho au climat compétitif de la Guerre froide naissante.

Malgré que ce bel enthousiasme laisse présager un avenir brillant pour le hockey soviétique, il montrait aussi qu'il restait du chemin à parcourir sur les plans technique et stratégique avant de pouvoir aspirer aux grands honneurs internationaux. Un éditorial paru quelques mois après l'événement disait entre autres espérer que ce succès du hockey soviétique allait être élargi et renforcé dans d'autres affrontements internationaux[81]. La patience des joueurs, des entraîneurs, des amateurs et des observateurs de hockey qui souhaitaient en découdre le plus tôt possible avec les meilleurs du monde allait cependant être mise à rude épreuve par le long processus bureaucratique qui s'enclencha. Si la visite tchécoslovaque avait lancé le processus d'adhésion à la LIHG, celle-ci allait mettre de longues années à se concrétiser[82]. L'entrée internationale allait encore se faire attendre pendant quatre longues années de tergiversations. Mais avec les triomphes fracassants qui marquèrent la première participation aux championnats du monde en 1954 et aux Jeux olympiques en 1956, plusieurs propagandistes se félicitèrent assurément de n'avoir rien précipité[83].

* * *

Les interprétations insistant sur l'omnipotence et la toute-puissance de l'État soviétique tendent à occulter les débats politiques, idéologiques et institutionnels qui marquèrent la naissance du hockey en URSS. Pourtant, ceux-ci furent si virulents que l'expérience du hockey a bien failli ne pas survivre à l'offensive radicale de certains critiques particulièrement virulents, dont l'épicentre était le *Komsomol*. L'adoption du hockey était donc loin d'émaner d'un plan cohérent unanimement porté par l'ensemble des institutions soviétiques, et son adoption ne fut pas un processus univoque et linéaire. N'eut été l'enthousiasme populaire, le courage et l'entêtement de quelques promoteurs convaincus des vertus du hockey ainsi que leur habileté à défendre et légitimer ce sport importé de l'étranger en le présentant comme politiquement compatible avec le climat xénophobe du stalinisme d'après-guerre, nous n'aurions peut-être jamais pu assister aux prouesses de cette grosse machine rouge, qui fut ironiquement interprétée comme l'incarnation même de la grandeur du régime soviétique paré d'un uniforme de hockey. En effet, ces pères du hockey soviétique surent manœuvrer dans un univers hostile, parlant le langage du régime et appelant à l'arbitrage d'un haut dirigeant lorsque cela se révéla nécessaire, ce qui permit de solidifier l'implantation de ce sport en URSS dans une

époque particulière de son histoire. La naissance du hockey soviétique peut donc être considérée comme un autre exemple de la complexité des dynamiques politiques et du fonctionnement souvent plus chaotique qu'ordonné du système soviétique[84].

Et comme les Soviétiques avaient un tout autre bagage et qu'ils évoluaient dans un contexte sociopolitique sensiblement différent des autres pays de hockey, ils acceptèrent les règles standardisées du hockey international sans toutefois se contenter de reproduire l'approche et le style de jeu des autres équipes, y intégrant des particularités et des tactiques propres au projet social de l'État prolétarien qu'ils incarnaient[85]. En effet, même sur les patinoires, les Soviétiques n'avaient d'autre choix que de « parler bolchévique » pour se légitimer, et cette approche radicalement différente du hockey nord-américain « bourgeois » allait contribuer à diversifier l'écosystème d'un sport qui avait bien besoin de ce sang neuf pour élargir son horizon tactique jusque-là plutôt limité. La porte était ainsi grande ouverte à l'apparition d'une nouvelle école de hockey qui allait mettre la table pour les grands affrontements symboliques des décennies suivantes, qui allaient marquer durablement les imaginaires et par le fait même l'histoire de ce sport.

Notes et références

1. Des passages de cet article ont été publiés originalement dans l'ouvrage *Chaïbou ! Histoire du hockey russe*, Longueuil, Kéruss, 2012. Merci à l'éditeur pour l'autorisation de les reproduire.
2. «Zakonny vopros – potchemou vsesoïouzny komitet po delam fizkoultoury i sporta ottesili na zadni plan populiarnouïou zimniouïou igrou », *Komsomolskaïa Pravda*, 11-01-1948, p. 3. Il est à noter que, sauf mention contraire, les citations traduites du russe au français sont les miennes. Le système de transcription conventionnel du russe au français a été utilisé pour romaniser les caractères cyrilliques.
3. Avant l'adoption des règles canadiennes au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, ce sport était déjà connu sous le nom de hockey en Russie, alors qu'on l'appelait bandy ailleurs dans le monde. Ce n'est qu'avec l'arrivée des règles canadiennes que les qualificatifs de « hockey russe » et « hockey canadien » sont apparus pour distinguer les deux versions. Par souci de clarté, je ferai fi de ces évolutions lexicales et utiliserai ici les termes bandy pour évoquer le hockey russe et hockey pour la version canadienne.
4. Werner G. Hahn, *Postwar Soviet Politics, the Fall of Zhdanov and the Defeat of Moderation, 1946-53,* Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1982 ; Elena Zubkova, *Russia After the War, Hopes, Illusions, and Disapointments, 1945-1957,* Armonk, M. E. Sharpe, 1998.
5. Juliane Fürst, *Stalin's Last Generation, Soviet Post-War Youth and the Emergence of Mature Socialism*, New York, Oxford University Press, 2010 ; Yoram Gorlizki et Oleg Khlevniuk, *Cold Peace, Stalin and the Soviet Ruling Circle, 1945-1953,* New York, Oxford University Press, 2004 ; Donald Filtzer, *Soviet Workers and*

Late Stalinism, Labour and the Restoration of the Stalinist System after World War II, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; Alexei Kojevnikov, « Games of Stalinist Democracy : Ideological Discussions in Soviet Sciences, 1947-52 », dans Sheila Fitzpatrick (dir.), *Stalinism New Directions*, Londres et New York, Routledge, 2000, p. 142-175. Pour une présentation de cette évolution historiographique, voir l'introduction de Juliane Fürst dans l'ouvrage collectif qu'elle a dirigé et qui regroupe les travaux d'autres chercheurs ayant contribué à faire évoluer notre compréhension de la période (*Late Stalinist Russia, Society Between Reconstruction and Reinvention*, Londres et New York, Routledge, 2006).

6. Juliane Fürst, « Introduction – Late Stalinist Society : History, Politics and People », *op. cit.*, p. 11.
7. Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain, Stalinism as a Civilisation*, Berkley et Los Angeles, University of California Press, 1995, p. 198-237.
8. Juliane Fürst, *op. cit.*, p. 17.
9. Le *Politburo* (contraction russe pour bureau politique) regroupait les quelques dirigeants les plus influents et était ainsi *de facto* l'organe supérieur du Parti communiste.
10. Yoram Gorlizki et Oleg Khlevniuk, *op. cit.*, p. 59-65.
11. *Ibid.*, p. 80 ; Juliane Fürst, *op. cit.*, p. 33.
12. Werner G. Hahn, *op. cit.*, p.67-135 ; Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique*, 5e édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 378-381 ; Moshe Lewin, *Le siècle soviétique*, Paris, Fayard, 2003, p. 167-174 ; Yoram Gorlizki et Oleg Khlevniuk, *op. cit.*, p. 52-58 ; Juliane Fürst, *op. cit.*, p. 74-75 et 88-91.
13. Alexei Kojevnikov, *loc. cit.*, p. 145.
14. J'emploierai le terme soccer pour décrire ce sport qui est connu sous le nom de football en Russie et dans toute l'Europe, de façon à bien le distinguer de son homonyme américain.
15. Janne Stark, « Bandy, The Least Known On-Ice Game », dans Dan Diamond (dir.), *Total Hockey, The Official Encyclopedia of the National Hockey League*, Kingston, Total Sports Publishing, 2000, p. 603.
16. Pour plus de details sur l'évolution de ce sport, voir Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 12-20.
17. Georges Schwartz, *L'autre face du hockey, Derrière la NHL : le monde,* Les Éditions Logiques, 2005, p. 19 ; Janne Stark, « The International Ice Hockey Federation », dans Diamond (dir.), *op. cit.*, p. 103 ; Szymon Szemberg et Andrew Podnieks (dir.), *World of Hockey Celebrating a Century of the IIHF*, Bolton, Fenn, 2007, p. 6-7 et p. 37-39 ; Andrew Podnieks *et al.*, *Kings of the Ice, A History of World Hockey,* Richmond Hill, NDE publishings, 2002, p. 155-156 ; Semion Vaïkhanski, *Zolotaïa kniga sbornoï SSSR po khokkeïou*, Saint-Pétersbourg, Neva, 2002, p. 8 ; M. K. Govorkov, V. A. Dines, A. D. Petrov, *Nach khokkeï iz istori tchempionatov mira,* Moscou, DROFA, 2007, p. 4.
18. Stephen Hardy et Andrew Holman, « Periodizing Hockey History », dans Jamie Dopp et Richard Harrisson (dir.), *Now is the Winter. Thinking About Hockey*, Hamilton, Wolsak and Wynn, 2009, p. 23-24 ; Hart Cantelon, « Have Skates Will Travel : Canada, International Hockey, and the Changing Hockey Labour Market », dans David Whitson et Richard Gruneau (dir.), *Artificial Ice. Hockey, Culture, and Commerce*, Peterborough, Broadview Press, 2006, p. 216.

19. Cité et traduit dans Szymon Szemberg et Andrew Podnieks, *op. cit.*, p. 40.
20. *Ibid.*, p. 2-22 ; Andrew Podnieks, *Canada's Olympic Hockey History, 1920-2010*, Toronto, Fenn, 2009, p. 11-49 ; Andrew Podnieks *et al.*, *op. cit.*, p. 156-158.
21. Iouri Vaniat, « A vse natchalos… 55 let nazad », *Sovietski Sport*,17 avril 1987, p. 3.
22. Lawrence Martin, *The Red Machine. The Soviet Quest to Dominate Canada's Game,* Toronto, Doubleday, 1990, p. 22.
23. Govorkov *et al.*, *op. cit.*, p. 4-5 ; M. Prozoumenchtchikov, *Bolchoï sport I bolchaïa politika*, Moscou, ROSSPEN, 2004, p. 315 ; Hart Cantelon, « Revisiting the Introduction of Ice Hockey into the Former Soviet Union », dans Colin Howell (*dir.*), *Putting it on Ice, Volume II : Internationalizing Canada's Game*, Halifax, Gorsebrook Research Institute, 2001, p. 30-31 ; Marc Branchu, « La création du hockey soviétique », *Hockey Archives* www.hockeyarchives.info/histoire/1946URSS.htm ; Szymon Szemberg et Andrew Podnieks, *op. cit.*, p. 40.
24. Robert Edelman, *Serious Fun. A History of Spectator Sports in the USSR*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 75 ; Kvachnine, « Davaïte igrat v kanadski khokkeï », *Krasny Sport*, 17 décembre 1935, p. 3 ; V. Doubinine, « Sportivny dnevnik », *Izvestia*, 21 novembre 1938, p. 4.
25. M. Iakouchine, « Zametki o khokke, *Krasny Sport*, 13 janvier 1939, p. 3 ; M. Iakouchine, *Vetchnaïa taïna foutbola*, Moscou, Fizkoultoura i sport, 1988, p. 117.
26. Vaniat, *loc. cit.*, p. 3 ; Kvachnine, *loc. cit.*, p. 3 ; Iakouchine, *op. cit.*, p. 117.
27. I. Kastel, « Kanadski khokkeï », *Krasny Sport*, 21 octobre 1936, p. 2.
28. Vaïkhanski, *op. cit.*, p. 267-269 ; Lawrence Martin, *op. cit.*, p. 23 ; Marc Branchu, *loc. cit.* ; les pays baltes faisaient partie de la zone d'influence soviétique à la suite du pacte germano-soviétique de 1939.
29. Robert Edelman, *Serious…*, *op. cit.*, p. 75.
30. « Koubok SSSR po khokkeïou », *Krasny Sport*, 29 janvier 1946, p. 2 ; Entrevue avec Vsevolod Koukouchkine, Moscou, 9 mars 2009.
31. Lawrence Martin, *op. cit.*, p. 26 ; Iouri Zaniat, *Velikoe protivostoïanie : Anatoli Tarassov i Vsevolod Bobrov* [DVD], Moscou, NTV Baltik video, 2002, 60 mn.
32. « Pokazatelny match po kanadskomou khokkeïou », *Krasny Sport*, 19 février 1946, p. 3 ; « Zavtra – pervyïe matchi po kanadskomou khokkeïou », *Sovietski Sport*, 21 décembre 1946, p. 5 ; M. N. Aleksandrov, *Prizvanie – Trener*, Moscou, Fizkoultoura i sport, 1979, p. 89-90 ; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 111 ; Hart Cantelon, *loc. cit.*, p. 31-32.
33. La transcription des noms russes utilisée ici respectant la transcription francophone traditionnelle, j'ai indiqué entre parenthèses la transcription anglaise, peut-être plus familière au lecteur, lorsque celle-ci diffère.
34. Alena Makarova i Evgeni Kouznetsov, *Osobennossti natsionalnogo khokkheïa,* [DVD], Moscou, Pervy Kanal i stoudia Glem, 2007, 53 mn.
35. David Caute, *The Dancer Defects : The Struggle for Cultural Supremacy During the Cold War*, Oxford, Oxford University Press, 2003 ; Stephen Wagg et David L. Andrews, « Introduction : War Minus the Shooting ? », dans Stephen Wagg et David L. Andrews (dir.), *East Plays West, Sport and the Cold War*, London and New York, Routledge, 2007, p. 1-9.
36. Sur l'évolution de la diplomatie sportive soviétique, voir Victor Peppard et James Riordan, *Playing Politics : Soviet Sport Diplomacy to 1992*, Greenwich et Londres, Jai Press, p. 27-74 ; Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 45-55 ;

Jenifer Parks, « Verbal Gymnastics – Sports, Bureaucracy, and the Soviet Union's Entrace into the Olympic Games, 1946-1952 », dans Stephen Wagg et David L. Andrews, *op. cit.*, p. 27-44 ; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 79-81 ; James Riordan, *Sport in Soviet Society, Development of Sport and Physical Education in Russia and the USSR*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 161-166.

37. Cité par James Riordan, *op. cit.*, p. 364.
38. Paul Harder, *Developing World Championship Ice Hockey in the USSR : The Inside Story, 1946-1972*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Carleton, 2004, p. 8.
39. Robert Edelman, *op. cit.*, p. 112 ; Alekseï Patrikeev, « Stroki synovneï priznatelnosti », dans L. V. Rossochik, *Trenery sedeïout rano*, Moscou, Terra-Sport, 2001, p. 9 ; Aleksandrov, *op. cit.*, p. 88-93.
40. Iouri Vaniat, « Miatch i chaïba », *Sovietski Sport*, 14 janvier 1947, p. 3.
41. Vladimir Pakhomov, *Vsevolod Bobrov – Geni* proryva, Moscou, Olma-Press, 2002, p. 112 ; Aleksandr Niline, *XX vek sport*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2005, p. 377-381 ; « Zritel applodirouïet novoï igre », *Sovietski Sport*, 24 décembre 1946, p. 5 ; « Pervenstvo SSSR po kanadskomou khokkeïou », *Sovietski Sport*, 7 janvier 1947, p. 5.
42. «Zritel… », *loc. cit.*, p. 5.
43. Vaniat, « Miatch… », *loc. cit.*, p. 3.
44. «Match v kanadski… », *loc. cit.*, p. 2.
45. M. Kozlov, « Kanadski khokkeï », *Sovietski Sport*, 2 novembre 1946, p. 6.
46. «Vyche klass khokkeïstov », *Sovietski Sport*, 2 décembre 1947, p. 1 ; Vaniat, « Miatch… », *loc. cit.*, p. 3.
47. V. Dinov, « Kanadski khokkeï », *Sovietski Sport*, 25 janvier 1947, p. 7.
48. Niline, *op. cit.*, p. 375.
49. Juliane Fürst a d'ailleurs démontré que les campagnes officielles sont loin d'avoir réussi à effacer l'attrait de la culture occidentale chez les jeunes Soviétiques. Le hockey a certainement bénéficié de cette attirance (*Stalin's…*, *op. cit.*, p. 75-81).
50. «Rousski khokkeï - narodnaïa igra », *Sovietski Sport*, 27 décembre 1947, p. 8.
51. «Zakonny vopros », *loc. cit.*, p. 3.
52. Lawrence Martin, *op. cit.*, p. 22 ; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 112-113.
53. Jenifer Parks, *loc. cit.*, p. 28.
54. Paul Harder, *op. cit.*, p. 9 et 49-50 ; James Riordan, *op. cit.*, p. 405.
55. Jean-François Limoges, *Hors-Jeu : transmission des valeurs du régime soviétique auprès des ouvriers dans la couverture du soccer de la Komsomol'skaïa Pravda, 1948-1950*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2011, p. 70 ; James Riordan, *op. cit.*, p. 86-88 ; Paul Harder, *op. cit.*, p. 9 et 26 ; Juliane Fürst, *op. cit.*, p. 66-67.
56. «Nenoujnoe protivopostavlenie, po povodou odnoï stati Komsomolskoï Pravdy », *Sovietski Sport*, 17 janvier 1948, p. 5 ; Paul Harder, *op. cit.*, p. 9 ; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 112-113.
57. Yoram Gorlizki et Oleg Khlevniuk, *op. cit.*, p. 116-117 et p. 211-212.
58. Cité par Paul Harder, *op. cit.*, p. 9-10.
59. Niline, *op. cit.*, p. 376.
60. Paul Harder, *op. cit.*, p. 10.

61. Pakhomov, *op. cit.,* p. 111.
62. Voir les différents termes russifiés, comme «*khavbek*» (*halfback*) qu'on cherche à remplacer par «*polouzachtchitnik*» ou «*offseid*» (*offside*) qui devient «*vne igry*» dans James Riordan, *op. cit.,* p. 166-168; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 96 et Jean-François Limoges, *op. cit.*, p. 174-178.
63. *Ibid.*, p. 174-175. À la même époque, la *Komsomolskaïa Pravda* poursuivait une campagne où elle cherchait à imposer un discours sur le soccer afin que l'identité des partisans se définisse par rapport au modèle incarné par les athlètes soviétiques (collectivisme, abnégation face au collectif, etc.), mais aussi par le rejet de ce qu'ils ne sont pas (les pratiques bourgeoises violentes et individualistes qui jouent le rôle d'antithèse). «Ces deux pôles définissant l'appartenance sportive sont également propices à expliquer la caractérisation du soccer soviétique en tant que manifestation indifférenciée du caractère national», (voir *ibid.*, p. 169); sur le collectivisme sur glace comme métaphore du socialisme soviétique, voir aussi Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 112-119.
64. Jean-François Limoges, *op. cit.;* Robert Edelman, *op. cit.*, p. 96-102 et p. 116-117; pour une discussion sur la violence dans le hockey soviétique, voir Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 177-185.
65. «Nenoujnoe protivopostavlenie…», *loc. cit.*, p. 5.
66. Jean-François Limoges, *op. cit.*, p. 185-187. Sur les différents types de virilité incarnés par le hockey canadien, suédois et soviétique, voir Tobias Stark, «The Pioneer, the Pal and the Poet – Masculinities and National Identities in Canadian, Swedish, and Soviet-Russian Ice Hockey During the Cold War», dans Colin Howell (dir.), *op. cit.*, p. 39-42.
67. S. Savine, «Sezon kanadskogo khokkeïa», *Sovietski Sport*, 15 novembre 1947, p. 8; Lawrence Martin, *op. cit.*, p. 31.
68. Paul Harder, *op. cit.,* p. 130.
69. «Pervenstvo SSSR po kanadskomou khokkeïou», *Sovietski Sport*, 20 décembre 1947, p. 5.
70. Pour plus de détails, voir Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 36-41.
71. Werner G. Hahn, *op. cit.*, p. 114-135.
72. Romanov récupèrera cependant son poste quelques années plus tard. Jenifer Parks, *loc. cit.*, p. 32; James Riordan, «Rewriting Soviet Sport History», *Journal of Sports History,* vol. 20, no. 3, hiver 1993, p. 249.
73. Govorkov *et al.*, *op. cit.*, p. 7; Vaïkhanski, *op. cit.*, p. 12; Vsevolod Koukouchkine, *Nikto ne khotel oustoupat* [DVD], Moscou, Amour, 2007, 55 mn.; Anatoly Tarasov, *Tarasov, The Father of Russian Hockey, Hockey's Rise to International Prominence Through the Eyes of a Coaching Legend*, Griffin Publishing, Glendale, 1997, p. 7; Szymon Szemberg et Andrew Podnieks (*dir.*), *op. cit.*, p. 24-30 et p. 36-37; Andrew Podnieks, *op. cit.*, p. 63-69; Robert Edelman, *op. cit.*, p. 113-114; Paul Harder, *op. cit.*, p. 11-12.
74. Vladimir Pakhomov, *Nikolaï Sologoubov – Zachtchitnik iz legendy*, Moscou, Olympia Press, p. 42-44.
75. Vaïkhanski, *op. cit.,* p. 12; Niline, *op. cit.*, p. 383-384; Anatoly Tarasov, *op. cit.,* p. 8; Marc Branchu, *loc. cit.*
76. Govorkov *et al.*, *op. cit.,* p. 10.
77. Anatoly Tarasov, *op. cit.,* p. 9-10.

78. Robert Edelman, *op. cit.,* p. 113-114 ; Hart Cantelon, *loc. cit.*, p. 33-34 ; Aleksandrov, *op. cit.*, p. 96-103.
79. «K prebyvaniou v SSSR Tchekhoslovatskikh khokkeïstov », *Komsomolskaïa Pravda,* 4 mars 1948, p. 4 ; « Kroupny ouspekh Sovietskikh khokkeïstov », *Komsomolskaïa Pravda*, 5 mars 1948, p. 3 ; V. Doubinine, « Tri matcha », *Komsomolskaïa Pravda*, 5 mars 1948, p. 3 ; S. Savine, « Moskva-Praga, 6:3, 3:5, 2:2 », *Sovietski Sport*, 6 mars 1948, p. 7 ; « K vstretcham s tchekhoslovatskami khokkeïstami », *Sovietski Sport*, 6 mars 1948, p. 7.
80. «K vstretcham… », *loc. cit.,* p. 7.
81. «Podniat klass sovietskogo khokkeïa ! », *Sovietski Sport*, 11 décembre 1948, p. 1.
82. Vaïkhanski, *op. cit.,* p. 15.
83. Pour plus de détails, voir Mathieu Boivin-Chouinard, *op. cit.*, p. 55-79.
84. Gábor Tamás Rittersporn, *Simplifications staliniennes et complications soviétiques, tensions sociales et conflits politiques en URSS, 1933-1953*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1988.
85. Hart Cantelon, *loc. cit.*, p. 28-30.